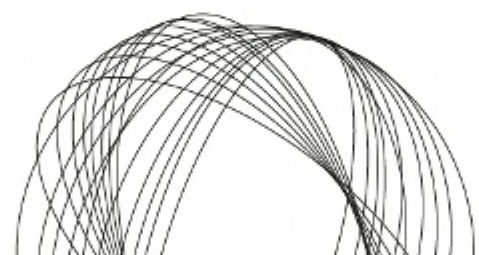


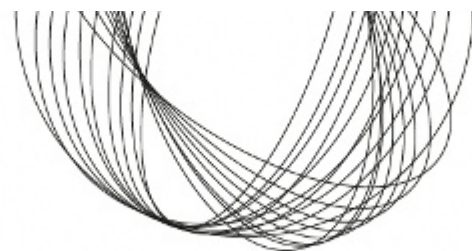
DU MONDE EN

PAULO SCOTT

LA COULEUR SOUS LA PE

ROMAN
TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉ
PAR MATHIEU DOSSE





nrf

CALLIMARD

PAULO SCOTT

LA COULEUR
SOUS LA PEAU

r o m a n

*Traduit du portugais (Brésil)
par Mathieu Dosse*



GALLIMARD

À mon père

L'employé qui m'accompagnait s'est avancé, a ouvert la porte sans frapper et m'a invité à le suivre. Je me suis alors retrouvé face à huit inconnus qui m'attendaient – les membres de la commission mise en place par le nouveau gouvernement pour identifier, parmi ses nombreuses solutions erronées, celle qui conviendrait le mieux afin de résoudre le chaos soudain provoqué par l'application des quotas raciaux pour les étudiants au Brésil. Ce pays somnambule, ancienne colonie géante de la couronne portugaise en Amérique du Sud, reconnu mondialement pour son prétendu havre d'harmonie ethnique et son métissage supposément réussi. Un pays où, pendant des siècles, les hommes blancs avaient violé les femmes noires et autochtones, et où cette pratique, comme dans presque toutes les terres baptisées Nouveau Monde, avait été absorbée, minimisée, oubliée. Un pays où, au ^{xx}^e siècle, personne n'avait jamais sérieusement osé promulguer une loi interdisant explicitement aux Noirs de se mélanger aux Blancs, aux Blancs de se mélanger aux Autochtones, aux Autochtones de se mélanger aux Noirs. Le numéro un incontesté des prétendues démocraties raciales, portant haut le flambeau d'une cordialité singulière – épisodique, indéchiffrable – que les ignorants ont désignée comme l'incomparable cordialité brésilienne.

Sans attendre que l'une des huit personnes présentes ou moi-même ne dise quoi que ce soit, l'employé a commencé à me présenter en commettant dès le départ une erreur typique des personnes distraites, m'appelant Frederico au lieu de Federico, alors même que la feuille A4 se trouvait juste sous ses yeux. Sur celle-ci était imprimé, en police Arial de taille quatorze, un bref CV avec mon prénom correctement orthographié, un CV qu'il avait probablement composé sans même consulter Wikipédia et qui rassemblait des informations glanées au hasard sur internet. Il leur a expliqué que j'avais été l'un des initiateurs du Forum social mondial de Porto Alegre, que j'étais

un chercheur de premier plan dans les domaines de la hiérarchie chromatique des peaux, de la pigmentocratie et de sa logique implacable au Brésil, de la perversité du colorisme et des politiques compensatoires mal comprises par les élites. Il a aussi mentionné que je mettais mon expertise au service d'ONG au Brésil, en Amérique latine et à travers le monde, et que j'avais été consultant pour Adidas, oui, Adidas, la célèbre marque allemande de produits sportifs haut de gamme. Il a bêtement souligné ce point comme s'il s'agissait de l'apogée de ma biographie, et j'ai pensé l'interrompre pour clarifier les choses : je n'avais jamais été un putain de consultant pour Adidas, j'avais simplement facilité le contact entre une agence de publicité travaillant pour eux et des artistes de street art à Brasília, dans le cadre d'une série de vidéos destinée à être diffusée sur Vimeo, YouTube et Instagram – une initiative inspirée d'une ancienne campagne produite aux États-Unis dans les années 1980 autour du slogan « Le skateboard n'est pas un crime ». Mais je ne l'ai pas interrompu, préférant laisser la conversation se poursuivre, pour le bien de ma tension artérielle d'homme de quarante-neuf ans, maintenue sous contrôle grâce aux cinq milligrammes de Naprix que je prends chaque matin. Moi, la dernière personne recommandée par le nouvel éminent président de la République pour faire partie de ce groupe de soi-disant personnalités notables. Et quand sa présentation a finalement pris fin, après m'avoir donné une petite tape dans le dos en guise de bonne chance, cet employé – celui-là même qui avait écorché mon prénom – a quitté la salle.

Je me suis assis sur la chaise la plus proche, conscient que les huit personnes présentes attendaient que je justifie mon retard à cette première réunion. Pourtant, ce qui dominait mon esprit, c'était le malaise provoqué par la distance qui me séparait d'elles, toutes regroupées à l'autre extrémité de la grande table ovale. Il y avait aussi ce contraste évident entre ma tenue – un t-shirt XXL de skateboard freestyle avec le visage du rappeur Ice Blue des Racionais MC's imprimé en gros, un pantalon orange Drop Dead aux coutures bleu marine et des baskets Rainha VL Paulista noir et gris, usées à souhait – et leurs vêtements beaucoup plus formels, renforçant ma méfiance instinctive envers eux, tandis que plusieurs souvenirs resurgissaient et s'entremêlaient dans ma tête :

La conversation que ma mère avait eue avec mon frère Lourenço et moi, lorsque j'avais sept ans et lui six, visant à apaiser sa perplexité face aux insultes de trois petits vauriens, des camarades de maternelle qui, dès le deuxième jour d'école, l'avaient traité de *saci* (farfadet noir), de glace au goudron et de Maguila le gorille parce que, alors

qu'on jouait à chat à la récré, il n'avait pas obéi à leurs ordres comme, selon leur code civil imaginaire de l'époque, un enfant considéré comme noir aurait dû le faire en 1973, aux yeux de ces enfants brésiliens considérés comme blancs.

Cette année-là, les prêches de ma mère se multiplièrent, car je cherchais à la confronter et à lui faire porter la responsabilité de cette différence brutale, une différence qui n'avait jamais existé auparavant dans nos vies. Une différence qui se répétait dans les propos de plus en plus fréquents, non plus dans la bouche de trois petits démons insignifiants de la maternelle, mais dans celle d'autres élèves, de certains membres du personnel et parfois même d'une enseignante moins attentive. Des phrases insinuant que nous n'étions pas de vrais frères, pas des frères de sang, que l'un de nous avait dû être adopté – même lorsque nous répondions tous les deux, comme seuls savent le faire les enfants, avec la plus grande sincérité : si, nous sommes de vrais frères. Car, selon les normes de ceux qui posaient la question, selon les normes de Porto Alegre, et selon les normes du Brésil en 1973, j'étais, avec ma peau très claire et mes cheveux lisses châtain clair tirant sur le blond, considéré comme blanc, tandis que lui, mon frère, avec sa peau brun foncé et ses cheveux crépus châtain foncé presque noirs, bien qu'ayant le même nez aquilin et moyennement large que moi, ainsi que la même bouche avec une lèvre supérieure fine et une lèvre inférieure épaisse, était considéré comme noir.

Je lui demandais à quelle race nous appartenions, et elle répondait que les couleurs et les races n'avaient pas d'importance, qu'au fond de nous, nous étions tous égaux. J'insistais pourtant, sans prêter attention au fait que, sur nos certificats de naissance enregistrés au deuxième bureau de l'état civil de Porto Alegre, selon les critères notariaux des années 1960, nous étions tous les deux déclarés de couleur mixte. Elle affirmait que c'était tout ce qui comptait, même si elle pensait peut-être en secret que c'était une putain d'injustice qu'un enfant doive subir une forme de violence que l'autre ne connaîtrait jamais, que c'était un putain de sale coup du destin. Elle répétait souvent, non seulement cette année-là, en 1973, mais tout au long de mon enfance, que nous étions noirs : que notre famille – elle, avec sa peau claire et ses cheveux bruns raides ; mon père, avec une peau plus foncée, bien que moins sombre que celle de mon frère, et ses cheveux noirs très crépus ; mon frère et moi –, que notre famille était noire.

Pour mon septième anniversaire, ma tante, la sœur de ma mère, est arrivée avec ses deux enfants, considérés comme blancs selon les normes de 1974 et des décennies suivantes, ainsi qu'un de leurs cousins, un petit coq prétentieux de mon âge, fier de sa blancheur au milieu de gens à la peau foncée. Pendant que les enfants faisaient connaissance, ce petit coq prétentieux m'a choisi comme cible et ne cessait de répéter que, malgré mes cheveux lisses éclaircis par le soleil, ceux de mon père étaient mauvais, crépus, bons seulement à nettoyer la boue des chaussures de son père à lui, qui était blanc, avec de vrais cheveux blonds et lisses. J'ai attendu la fin d'une série de jeux, lorsqu'ils étaient tous fatigués, lassés ou distraits, patientant jusqu'à ce que le petit coq prétentieux échappe à la surveillance des adultes. Alors, je me suis approché de lui, comme dans tous les films d'horreur que j'avais vus sur les trois chaînes télé de l'époque, j'ai passé les mains autour de son cou, je l'ai plaqué contre le mur et j'ai commencé à l'étrangler en grognant : « Je vais te tuer, et ensuite mon père va tuer le tien. » J'ai cessé de serrer seulement quand mes deux cousins, un peu plus âgés que moi mais moins costauds, m'ont saisi par les bras, m'obligeant à abandonner la seule réaction qui me paraissait juste : en finir avec ce gamin, et avec tout autre Blanc qui oserait parler mal de mon père.

Au début d'un long week-end, mon père s'était préparé à quitter la maison pour se rendre au terrain de football du parc municipal Ararigbóia, où il allait participer à un tournoi à quatre équipes opposant la police civile à la police militaire. Ma mère lui a demandé de m'emmener, mais il a refusé, expliquant que le tournoi serait tendu, comme c'était souvent le cas dans les relations entre les deux polices, et qu'il n'y aurait personne pour s'occuper de moi. Elle a insisté, assurant qu'il trouverait bien une solution. Agacé, il a fini par céder. Au parc municipal Ararigbóia, il a appris que l'entraîneur de son équipe ne pouvait pas venir en raison d'une crise de calculs rénaux et qu'il était le seul suffisamment compétent pour le remplacer, car le règlement du tournoi interdisait que le poste d'entraîneur reste vacant. Il m'a alors confié à quatre hommes déjà habillés aux couleurs de l'équipe pendant qu'il se chargeait de mettre à jour la feuille d'inscription avec le nom du nouvel entraîneur et du joueur remplaçant. Le plus grand, un homme blanc au crâne dégarni, a demandé peu après que mon père se fut éloigné : « Ce gamin, c'est vraiment le fils d'Ênio ? » L'un des trois autres a répondu : « Il ressemble à Ênio. » Les deux autres sont restés silencieux. Le grand homme blanc a insisté : « Mais il est trop blanc. » Un cinquième homme, portant le même maillot, est alors apparu derrière moi et a dit aux autres : « On a un nouveau joueur dans l'équipe ? » Puis, sans

me laisser le temps de répondre, il a demandé : « C'est quoi ton nom ? » J'ai répondu « Federico », en essayant de voir son visage malgré le contre-jour. Le grand homme blanc a confirmé que j'étais bien le fils d'Ênio, et le nouvel arrivant a remarqué avec enthousiasme : « C'est cool, un gamin costaud, comme son père. » Passant une main lourde sur ma tête, il a ajouté : « Federico, tu m'as l'air d'un futur défenseur solide, un briseur d'attaquants. Regardez-moi ces jambes, les gars, je parie sur toi ! » Puis il est parti rejoindre mon père. Je me suis retourné vers le grand au crâne dégarni qui, avec un sourire figé de poisson mort, regardait les trois autres tout en se grattant la barbe, et jetait de temps à autre un regard furtif dans ma direction.

C'était une semaine où l'eau avait manqué pendant cinq jours dans la Zona Leste de Porto Alegre. Pour la troisième nuit consécutive, mon père nous emmenait dans l'un des bâtiments où il travaillait comme expert de la police civile, pour que nous remplissions deux seaux d'eau potable et prenions une douche. Mon frère et moi étions excités, à la fois parce que nous n'avions plus d'eau à la maison depuis quatre jours, qu'il était tard, vers vingt-trois heures, mais aussi à cause d'une de ces disputes sans raison, fréquentes à cette période. La querelle a commencé par un « Je prends ma douche en premier », suivi d'un « Non, tu rêves, tu l'as déjà prise en premier hier et avant-hier, aujourd'hui c'est mon tour ». Le ton est monté, et au moment où mon père est sorti de la salle de bains, la dispute s'était transformée en bousculades et en insultes. Je lançais à mon frère : « Va te faire foutre, espèce de petit Noir de merde », et lui me répondait : « Va te faire enculer, espèce de pédé métis refoulé. » Mon père utilisait souvent le terme « refoulé » pour parler des Noirs à la peau plus claire qui se lissaient les cheveux et craignaient d'être perçus comme noirs ou métis par ceux qui ne l'étaient pas. Cela a suffi pour qu'il laisse tomber sa serviette mouillée, nous saisisse tous les deux par le col et nous entraîne jusqu'à la salle de sport de l'immeuble de la police civile, un mini-gymnase équipé d'appareils de musculation, d'un tatami et d'un ring de boxe au plancher rembourré. Il a allumé les lumières, nous a fait monter sur le ring, a attrapé une corde à sauter et a déclaré que, si nous voulions nous battre, alors nous allions nous battre. Il a jeté deux paires de gants à nos pieds et nous a ordonné de les enfiler en nous prévenant que si nous ne nous battions pas ou si nous continuions à nous insulter pendant le combat, il nous fouetterait avec la corde. Je l'ai regardé et j'ai demandé pardon, mais il m'a dit de ne pas m'excuser auprès de lui, car, en tant qu'aîné, c'était à moi de montrer l'exemple. Il nous a ordonné de mettre les gants immédiatement, de nous enlacer et de coller nos visages l'un

contre l'autre, puis il a pris la corde et nous a attachés ensemble. « Vous allez rester ainsi, collés l'un à l'autre, pour réfléchir à ce qui pousse un frère à rabaisser son propre frère comme ça », a-t-il dit avant d'éteindre les lumières du gymnase et de sortir en verrouillant la porte. Il est revenu vingt minutes plus tard pour nous trouver détachés, allongés côte à côte sur le ring.

Un mercredi matin, quand un gars de ma classe de quatrième, timide et bon élève, avec qui je m'entendais bien, a profité de la pause entre les cours pour glisser discrètement deux bananes dans le sac à dos d'une camarade. Elle faisait partie des rares élèves noires de l'école. En revenant en cours avec deux autres filles, elle a remarqué que son sac n'était plus là où elle l'avait laissé. Elle a alors ouvert la fermeture éclair et découvert un sac en papier brun contenant les fruits, sur lequel était inscrit au marqueur « EXPRESS ZOO ». L'une de ses amies a crié : « Oh mon Dieu ! » et a répété : « Zoo, bananes, quelle horreur, quel manque d'humanité, quel manque de respect ! », attirant ainsi l'attention de toute la classe sur un événement qui aurait pu passer inaperçu. Le garçon qui avait fait ça a été démasqué parce qu'il faisait partie de l'équipe de basket de l'école, comme moi. Le lendemain, avant l'entraînement, en entrant dans le vestiaire pour me changer, je l'ai surpris en train de se vanter de son « coup » devant deux autres élèves de l'équipe de handball – probablement les deux gamins les plus perturbés mentalement de cette équipe, la plus perturbée du collège. Quand l'un d'eux a demandé en riant si « elle puait beaucoup ou pas beaucoup », ils m'ont remarqué, réalisant que j'étais là, à les écouter en silence. Je n'ai rien dit et j'ai poursuivi l'entraînement comme si de rien n'était. Le lendemain, avec une froideur absolue, je me suis rendu dans le bureau du vice-directeur et je l'ai dénoncé. Cela a conduit à sa suspension et à mon exclusion immédiate du groupe des leaders de l'équipe de basket. La plupart des gars ont commencé à m'appeler traître et mouchard, cherchant à me boycotter par tous les moyens. Deux mois plus tard, alors que j'étais l'un des plus costauds de ce putain de groupe, j'ai fini par abandonner les entraînements et j'ai laissé tomber le basket.

C'était un samedi d'octobre 1982. Ce jour-là, j'avais menti à mes parents, et même à Bárbara, avec qui je commençais une relation que l'on pourrait qualifier de flirt de lycée. J'étais censé partir en covoiturage avec deux camarades de classe pour passer le week-end chez la famille de l'un d'eux à Gramado, avec un retour prévu le dimanche soir. En réalité, j'avais pris seul un bus pour Caxias do Sul afin d'assister au « Terre en rut », organisé dans les halles du Parc des événements Fête du Raisin, présenté par les organisateurs comme la

première rencontre libre de la jeunesse du Rio Grande do Sul – un festival d’art et de débat sans censure, sans répression sexuelle, sans policiers ni militaires armés pour nous pourrir la vie. Là-bas, j’ai rencontré quelques gars à la gare routière et nous avons partagé des bonbonnes de vin, des *cucas* (gâteaux croustillants), un morceau de fromage *da colônia* et du salami de porc pour étancher notre soif et apaiser notre faim. Puis je me suis éloigné et j’ai déambulé parmi les groupes dispersés dans le parc, écoutant les concerts de loin, observant, essayant de saisir ce que tous ces hippies, plus âgés que moi, semblaient savoir et que j’ignorais encore. Pendant le concert d’Ednardo, vers trois heures du matin, j’ai décidé de m’approcher de la scène, à une cinquantaine de mètres, captivé par les paroles des chansons. C’est alors qu’un homme blanc d’une cinquantaine d’années, apparemment en transe, s’est mis à répéter sans cesse : « Je ne vois pas la jeunesse noire ici. » Bravant la retenue qui dominait ma vie morose cette année-là – à peine bousculée par les folies de Bárbara –, je me suis mis à le suivre à bonne distance, répétant moi aussi : « Je ne vois pas la jeunesse noire ici. » Je circulais dans le parc en reprenant ses mots, même après qu’il eut cessé sa déambulation et son refrain en se rendant compte qu’un gamin impertinent le suivait.

Certains me regardaient, d’autres fixaient l’écran de leur téléphone, probablement en train de taper mon nom sur Google pour découvrir qui j’étais. Je n’apparaissais pas sur la liste des nominations publiée à la hâte par le nouveau gouvernement dans le *Journal officiel de l’União* la semaine précédente, une liste transmise à la presse pour tenter d’apaiser les tensions entre étudiants noirs, autochtones et blancs en conflit dans les universités du pays, mais qui, comme l’a montré la couverture médiatique, n’avait fait qu’attiser le feu. C’est alors que je me suis senti prêt à exposer une partie des démons qui peuplaient mon esprit – ces moments où j’avais eu honte d’être qui je suis, élevé dans l’idée d’appartenir à une famille noire, une idée devenue mon identité, tout en étant façonné par un phénotype en totale discordance avec elle. Deux facteurs qui, combinés, m’avaient à jamais exclu des généralisations simplistes sur qui est noir et qui est blanc, me laissant dans un immense no man’s land, seul à affronter ces démons. Et c’était justement cette expérience qui faisait de moi, malgré l’aveuglement du nouveau gouvernement, la personne la plus qualifiée pour être ici.

Je ne me souviens pas des premiers mots de mon discours, mais je me rappelle qu’après quelques minutes, en voyant leurs regards, j’ai perçu qu’ils n’étaient pas beaucoup plus certains que moi de leur rôle dans cette commission. J’ai alors décidé de laisser tomber les

formalités, j'ai pris une profonde inspiration et expliqué que j'avais été autorisé à me présenter devant eux seulement parce que ce jour-là avait existé, cet impitoyable 10 août 1984. Un jour qui, malgré les années écoulées, continuait de tourbillonner dans ma tête, comme un vortex dans un temps éternellement présent – un jour où j'avais été témoin et victime, plus que jamais, de toute la lâcheté de la hiérarchisation des couleurs de peau pratiquée au Brésil, de toute la cruauté d'un massacre psychologique et d'un trouble mental à grande échelle sociale, qui n'étaient pas près de s'arrêter. Ce jour-là m'avait rendu fou pendant longtemps, avant de me pousser à réagir d'abord violemment, puis avec un peu plus de clairvoyance. C'est à ce moment-là que les huit ont vraiment commencé à m'écouter.

Assis sur ce banc en bois rudimentaire, du genre qu'on trouve encore dans les salles des fêtes des églises de banlieue, je réalise pour la première fois depuis toutes ces années que j'ai peur de cet endroit : le Bondinho's, plus connu sous le nom de Burger do Bodinho, le food truck au coin de l'avenue Bento Gonçalves et de la rue Humberto de Campos, là où se trouve l'école publique où j'ai étudié jusqu'en sixième. C'est aussi là que j'ai pris des gifles, des coups sur la tête, des coups d'épaule comme des bulldozers, des savates, des coups de crampons dans le dos ; là où j'ai été étranglé pendant la récré, à la sortie, et même lors des fêtes scolaires ; là où j'ai reçu deux raclées, qui, avec le recul, auraient dû me servir de leçon sur la cruauté des préadolescents, mais qui ne m'ont enseigné que la douleur physique, sans jamais rien m'apprendre sur le rôle du vaincu, de celui qui ne peut échapper à l'humiliation faute d'avoir été assez rapide ou assez violent ; là où j'ai été poignardé avec des bouts de crayon dont les mines sont parfois restées enfoncées dans la chair de mes avant-bras ; là où un ballon rempli de pisse m'a atteint sans que je puisse réagir, parce que le type qui l'avait lancé était accompagné de cinq autres mecs et tenait un couteau dentelé dans l'autre main, me regardant droit dans les yeux et m'ordonnant de lui lancer la brique que je tenais ou de faire demi-tour. J'avais une seconde pour déguerpir, sous peine de finir estropié ou pire. C'est aussi là où, poussé par la peur plus que par la technique, j'ai fait une balayette à un autre garçon qui m'avait traité de « blondinet fils de pute », le déséquilibrant au point qu'il est tombé sur la tête et est resté inconscient pendant quelques secondes.

Je n'ai pas peur à cause de Fernando, surnommé Bodinho, P'tit bouc, le propriétaire du food truck, un mec sympa, un chic type, tout comme ses deux employées, Salete et Mara. Ce n'est pas non plus l'emplacement du food truck, sur ce terrain du côté sud de l'avenue Bento Gonçalves, du côté difficile, à l'ombre de la favela, avec ses ruelles étroites, ses taudis, ses rues en terre battue, ses égouts à ciel

ouvert. Ce n'est pas à cause des rondes incessantes de la police civile, militaire ou même de l'armée, qui paradent en voiture devant les lascars, prêtes à s'arrêter brusquement pour une confrontation, une mise au pas, une intimidation générale. Ce n'est pas non plus à cause des sous-chefs du trafic, ces gars un peu plus âgés que moi qui viennent ici boire une bière et manger le fameux cheeseburger à l'œuf, le meilleur du quartier, tout en instaurant un climat de tension par leur simple présence silencieuse, avec leurs armes à peine dissimulées et leur regard vigilant. Ce n'est pas à cause du fait que mon père est policier, un homme respecté dans la police, le plus grand expert du Rio Grande do Sul de tous les temps, et que cela me colle une étiquette sur le front aux yeux de nombre de ceux qui fréquentent cet endroit, une étiquette qui, en théorie, me rend intouchable, car peu osent s'attaquer aux enfants de policiers ici. Mais on n'est jamais à l'abri d'une agression imprévisible, surtout de la part de quelqu'un qui n'aime pas la police.

Non, ce qui me fait vraiment peur, c'est l'idée d'être absorbé par cet endroit, de me laisser contaminer par ses habitudes, sa manière de penser, de me fondre dans cette fierté locale, de devenir un de ces gars qui se contentent de rester là pour toujours, sans ambition, sans rêve d'évasion. J'ai peur de m'habituer à la gentillesse de Salete, aux blagues de Mara, à la violence sourde qui imprègne les lieux à travers la présence des gamins solitaires, sales, de neuf, dix, onze ans, qui traînent ici à l'improviste, toujours à une distance respectable pour ne pas déranger, et que Bodinho nourrit discrètement d'un sandwich et d'un soda pour leur faire comprendre qu'il est temps de partir. J'ai peur de finir par trouver ça cool de passer mes soirées ici, assis sur ces bancs rudimentaires, à siroter un soda en me complaisant dans cette médiocrité familière. Une peur qui grandit à mesure que je me vois ressembler de plus en plus à Fazido, Cláudio Fazido, assis à côté de moi, un ami de longue date qui nous a rejoints, Lourenço et moi, quand nous sommes arrivés, quinze minutes plus tôt, après avoir traversé le quartier Moinhos de Vento. Nous observons les allées et venues des gens, discutant de tout et de rien.

Je suis venu ici avec mon frère simplement parce que Bondinho's est le food truck le plus proche de la rue Coronel Vilagran Cabrita, mieux connue sous le nom de Cabrita, où j'habite. Ce soir-là, je ne pouvais pas rentrer directement chez moi, j'avais besoin d'un cheeseburger à l'œuf, n'ayant rien avalé de solide de toute la journée. Moi qui ne bois presque jamais d'alcool, j'ai même essayé de prendre quelques gorgées de bière tout en écoutant mon frère, qui s'entend bien mieux que moi avec les gens du quartier. Il discutait avec les gars et les filles qui me répétaient sans cesse : « Ton frère Lourenço est vraiment sympa, super cool, putain, il est génial, putain. » Et ça

faisait sens pour moi, parce que depuis notre enfance, dans notre bulle invisible et imperméable, même si je suis l'aîné, je l'observais, je regardais comment il se comportait, comment il s'intégrait aux soirées plus facilement que moi, se faisait des amis sans effort, était aimé de tous, alors que moi, je n'y arrivais pas. Je l'observais encore et encore, jusqu'au jour où j'ai commencé à copier son humour, son aisance, deux choses que je ne savais ni créer ni maîtriser spontanément, que je comprenais à peine, mais que j'ai fini par imiter de façon convaincante, jusqu'à les intégrer à ma propre manière d'être.

Fazido n'arrête pas de critiquer Joaquim Cruz, le coureur qui a remporté la médaille d'or sur 800 mètres aux jeux Olympiques de Los Angeles, il y a quatre jours, lundi dernier. Depuis plusieurs minutes, il ne parle que de ça. Pour enfin faire taire Fazido, il a fallu l'arrivée d'Ivanor avec sa Chevette customisée, célèbre pour sa peinture dorée et ses victoires dans les rodéos urbains qui avaient lieu tous les samedis soir, jusque tard dans la nuit, à la fin de l'avenue Ipiranga, entre les rues Antônio de Carvalho et Cristiano Fischer. Ivanor descend de sa voiture et vient vers nous. « Le trio de choc, hein ? dit-il en serrant la main de Fazido, puis la mienne, et enfin celle de Lourenço. Les deux frères réunis, et avec le gigolo du quartier, en plus. » Fazido la boucle, non seulement à cause de l'arrivée d'Ivanor, mais aussi parce qu'il est amoureux de Kátia, surnommée Mumu, Kátia Confiture de Lait Mumu, la petite amie d'Ivanor, qui descend peu après. Elle passe derrière Ivanor sans nous accorder un regard, se contentant d'un bonjour sec avant de lui prendre le bras et de l'entraîner vers le food truck. Une fois qu'ils se sont éloignés, Fazido murmure : « Mumu m'ensorcelle, elle ressemble de plus en plus à une déesse, à une femme fatale, c'est incroyable. » Ni Lourenço ni moi ne disons un mot. Puis Fazido reprend ses critiques : « Je te parie que Joaquim Cruz va plus jamais gagner une seule médaille olympique de sa vie. Il manque d'humilité, il va se casser la gueule. Même avec tous les avantages de vivre aux États-Unis – les meilleurs équipements, les meilleurs entraîneurs –, c'est terminé pour lui.

— J'arrive pas à suivre les JO, ça me gonfle, surtout quand ça se passe aux États-Unis, je réponds, tandis que Fazido me regarde, déçu. Mais tu vois, un gars comme lui, un gars qui vient de rien, des quartiers pauvres de Brasília, s'il veut être fier de son parcours et faire partie des grands de l'athlétisme mondial, c'est son droit. Je le soutiens complètement.

Je tiens à remercier chaleureusement Danichi Hausen Mizoguchi, Daniele John, Emílio Domingos, Jeferson Tenório, Luiz Heron da Silva, Nicole Witt et son équipe à Francfort, Paula Goldmeier, Paulo Leivas et Stefan Tobler pour leurs lectures précieuses. Un remerciement tout particulier à mon éditeur Marcelo Ferroni et à son équipe. Je crois qu'il est essentiel de dire que je n'aurais pas pu terminer ce livre sans le soutien inconditionnel de Morgana Kretzmann, qui a été la première lectrice de presque tout ce que j'ai écrit ces dernières années, ainsi que celui de mes parents, Marlene et Elói, et de mon frère, André. Il me semble également opportun et nécessaire de mentionner que le juge fédéral cité par le narrateur dans le troisième chapitre est le remarquable magistrat *gaúcho* Roger Raupp Rios. Pour ceux qui ne sont pas de Porto Alegre, je précise que le Partenon est un quartier majoritairement habité par des personnes noires, et c'est là que j'ai grandi. J'y ai vécu jusqu'à l'âge de vingt-deux ans et, bien que j'aie résidé dans d'autres quartiers de cette ville, dans d'autres villes du Brésil et à l'étranger, d'une certaine manière, je n'ai jamais vraiment quitté cet endroit. Enfin, l'histoire racontée ici est une œuvre de fiction. Les personnages sont des créations, tout comme les lieux et les événements, ils ont été façonnés et remodelés par l'imaginaire.

Couverture

Titre

Dédicace

L'employé qui m'accompagnait s'est...

Assis sur ce banc...

Remerciements

Table des matières

Copyright

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr



BIBLIOTECA NACIONAL



Instituto
Guimarães Rosa

MINISTÉRIO DA
CULTURA

MINISTÉRIO DAS
RELAÇÕES
EXTERIORES

GOVERNO FEDERAL
BRASIL
UNIÃO E RECONSTRUÇÃO

*Obra publicada com o apoio da Fundação Biblioteca Nacional,
do Ministério da Cultura do Brasil, e do Instituto Guimarães Rosa,
do Ministério das Relações Exteriores do Brasil.*

Ouvrage publié avec le soutien de la Fundação Biblioteca Nacional,
du Ministère de la Culture brésilien et de l'Institut Guimarães Rosa,
du Ministère des Affaires étrangères brésilien.

Titre original :

MARROM E AMARELO

© Paulo Scott, 2019.

*Avec l'accord de Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e. K., Frankfurt am
Main, Allemagne.*

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

PAULO SCOTT

LA COULEUR SOUS LA PEAU

Nés à Porto Alegre, dans le sud du Brésil, Lourenço et Federico sont deux frères bien différents : l'un est noir comme leur père, et l'autre blanc comme leur mère. Ils ont été élevés dans un foyer où les discriminations raciales n'avaient pas leur place. Or, à l'extérieur, Federico doit faire face aux humiliations subies par son père et son frère. Dès son enfance, il s'identifie à la cause des Noirs et il porte en lui une rage qui va l'accompagner adulte dans son combat contre le racisme.

Devenu un spécialiste de la culture afro-brésilienne et un activiste des droits de l'homme, Federico accepte de participer à la commission gouvernementale chargée d'élaborer un programme informatique pour la sélection « objective » d'étudiants noirs, métis et indigènes, dans le cadre des quotas raciaux des universités publiques. C'est le point de départ non seulement d'une passionnante discussion sur la notion de race, mais aussi d'une dangereuse aventure qui, à la lumière d'un crime de sang, projette Federico au cœur des tensions sociétales du Brésil d'aujourd'hui.

Entre le thriller et le récit de politique-fiction, écrit à la fois avec force et finesse, *La couleur sous la peau* nous plonge dans la réalité crue d'un pays marqué par le souvenir de l'esclavage, tout en nous donnant une perspective unique sur l'action des hommes et des femmes qui luttent au quotidien contre cet héritage.

Paulo Scott est né en 1966 à Porto Alegre. Il a été un membre actif du mouvement politique étudiant à l'université et a également pris part au processus de démocratisation du Brésil. Pendant dix ans, il a enseigné le droit à Porto Alegre. Romancier, poète, il est aussi traducteur de l'anglais.

Cette édition électronique du livre
La couleur sous la peau de Paulo Scott

a été réalisée le 24 avril 2025

par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073015495 – Numéro d'édition : 559085).

Code produit : U52898 – ISBN : 9782073015532.

Numéro d'édition : 559090.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).